

La souffrance d'aimer

Genèse de Philippe Lesage

Frédéric Bouchard

Volume 37, Number 2, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90245ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, F. (2019). Review of [La souffrance d'aimer / Genèse de Philippe Lesage]. *Ciné-Bulles*, 37(2), 24–25.



La souffrance d'aimer

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Pensionnaire dans un collège privé pour garçons, Guillaume (Théodore Pellerin) est le boute-en-train de sa classe. Il fait rire ses camarades en imitant les professeurs, interrompt une leçon ou encore chantonne avec eux les paroles d'un morceau folklorique québécois tout juste avant un cours d'anglais. Son désir d'attirer l'attention n'a d'égal que les moments de tranquillité qu'il se paie le soir dans le dortoir, seul, en lisant les écrits de J. D. Salinger. Sous des airs frondeurs, contestataires, voire arrogants, l'adolescent de 16 ans cacherait-il davantage qu'une sensibilité inavouée? Sa demi-sœur Charlotte (Noée Abita), elle, est heureuse avec Maxime (Pier-Luc Funk). Mais lorsque celui-ci propose d'ouvrir leur couple à d'autres personnes, la jeune femme de 18 ans perçoit cela comme une envie de son copain d'aller voir ailleurs et se met à chercher de nouvelles aventures.

Troisième long métrage de fiction de Philippe Lesage, **Genèse** s'intéresse, à travers ce double récit, aux complexités des premières amours, mais également à l'éveil sexuel de deux jeunes êtres qui ne connaissent pas encore les règles du désir. Si, d'un côté, Guillaume découvre doucement les puissants sentiments qu'il ressent pour son meilleur ami Nicolas (Jules Roy Sicotte), de l'autre, Charlotte explore sa liberté en se jetant dans les bras de Théo (Maxime Dumontier), un garçon plus âgé qu'elle. Tous les deux tenteront de faire éclore leur passion, le premier en avouant son affection à l'être cher, la seconde en goûtant aux plaisirs avec un type aux allures de « mauvais garçon ». Mais à quel prix?

Car après **Copenhague – A Love Story**, qui traçait le portrait sombre d'une poignée de jeunes amoureux en perte de re-

pères dans la capitale danoise, ce nouveau film de Lesage raconte une adolescence où les personnages sont rebutés quant à un ordre bien précis. Et ce, malgré la curieuse absence de figure parentale — le père et la mère de Guillaume et de Charlotte ne font que passer alors que les autres adultes, surveillants comme professeurs, ne sont là que pour valider des idées préconçues quant aux rôles sexuels. Lesage réussit à traduire l'univers masculin régulé du collège où Guillaume évolue à travers une série de codes — le sport, la fraternité, la conquête hétérosexuelle — pour bâtir son identité. Il va même jusqu'à exposer l'hypocrisie de ce microcosme composé de futurs jeunes adultes en montrant leur déloyauté à la suite de la révélation de leur ami amoureux. Bien plus que l'homophobie qu'extériorisent certaines figures d'autorité, c'est cette trahison

masculine qui apparaît la plus cruelle, alors que dans une précédente — et magnifique — scène où Guillaume avoue sans pudeur ni complexe les émotions qui l’habitent à propos de Nicolas, il est applaudi par ses pairs.

La même dureté s’opère du côté de sa demi-sœur alors que le cinéaste illustre l’expression d’une sexualité féminine rencontrant ses limites à travers un système masculiniste qui interprète cette indépendance comme une invitation à l’exploitation, voire à l’abus. Malgré la brutalité qui unit ces deux destins, Lesage filme ses héros avec une émouvante empathie, faisant triompher un tout autre lien, peut-être plus impérissable que n’importe quelle relation affective : l’amour fraternel.




Sous son fin talent d’observateur, hérité de son passé en documentaire, le réalisateur affiche une délicate sensibilité qui extirpe le long métrage d’une certaine lourdeur. Et même si son langage se révèle plus posé que dans ses précédents films, la force de son cinéma demeure intacte. L’utilisation du zoom, les longs plans-séquences, la caméra qui glisse d’un côté à l’autre, accompagnant les interactions entre les membres de cette faune juvénile, notamment dans une séquence de fête où Guillaume cherche maladroitement le moyen de trouver sa place, tout dans cette signature est au service de ces jeunes pour qui le cinéaste a une profonde et sincère tendresse.

Pour preuve, il se produit dans **Genèse** le même phénomène que dans **Les Démons** : une rupture, une déstabilisante discontinuité qui amène le film dans une nouvelle direction. Dans son précédent long métrage, c’était la focalisation sur un tiers personnage qui bouleversait l’ordre narratif. Dans celui-ci, c’est une toute nouvelle histoire qui se déploie, celle de Félix (Édouard Tremblay-Grenier) et de Béatrice (Émilie Bierre). Un peu comme si cette rencontre entre deux préadolescents découvrant les joies du premier émoi dans un camp de vacances

agissait comme un baume sur une première partie plus mélancolique et tourmentée. Mais ce serait mal connaître Lesage, qui, dans ses documentaires **Ce cœur qui bat** et **Laylou**, s’affichait déjà lumineux.

Dans ce troisième acte, Lesage semble retrouver la démarche formelle de ces deux premiers longs métrages de fiction. Non seulement privilégie-t-il une caméra patiente et un jeu spontané de ses jeunes interprètes pour mieux capter la pureté et l’innocence d’une rencontre amoureuse où les regards, les sourires et les hésitations ne sont pas encore ternis par les déceptions ou les trahisons, mais il réussit également à immortaliser une forme de réel, ici celui de Félix, personnage freiné par l’angoisse déjà présent dans **Les Démons**. Désormais âgé de 12 ans, il apprivoise sa première attirance pour le sexe opposé. Ce prolongement narratif n’est certes pas sans rappeler l’apparition récurrente de Laurence dans les deux longs métrages documentaires du cinéaste, ce qui confirme une certaine tendance à l’auto-réflexion dans son œuvre.

Le film s’achève sur un regard caméra, celui, complice, d’une jeune fille qui sou-

rit en marchant dans la forêt, invitant le spectateur à partager cette même foi romantique, cet espoir fou que tout est encore possible. Mais surtout, le réalisateur affirme haut et fort son indéfectible sentimentalisme. Ou peut-être que ce *happy end* n’est qu’un épisode prémonitoire et que la souffrance guette au bout du compte ces garçons et ces filles. Voilà l’ultime force de **Genèse**, se dévoiler et captiver de la même façon que l’état affectif naît chez les jeunes gens qu’il met en scène : mystérieusement. (Sortie prévue : 15 mars 2019) 



Québec / 2019 / 130 min

RÉAL. ET SCÉN. Philippe Lesage **IMAGE** Nicolas Canniccioni **MONT.** Mathieu Bouchard-Malo **PROD.** Galilé Marion-Gauvin **INT.** Noée Abita, Théodore Pellerin, Édouard Tremblay-Grenier, Émilie Bierre, Pier-Luc Funk **DIST.** Funfilm Distribution